

**Libération, 24 novembre 1976, n° 899, p. 1, 8 et 9.**

**Marc Kravetz**

**Mort mardi matin**

**André Malraux : Les noyés de l'histoire**

André Malraux est mort hier matin à 9 h. 36 à l'hôpital Henri Mondor de Créteil à l'âge de 75 ans. Les hommages qui s'accumulent joignent les voix de Georges Marchais à Yves Guéna en passant par toutes les notoriétés politiques, littéraires et artistiques. Les réactions étrangères ne le cèdent en rien à l'unanimité française. Gerald Ford et l'agence Tass se sont retrouvés autour du mort de Verrières-le-Buisson. Le Parti communiste espagnol a salué la mémoire d'André Malraux qui «a toujours représenté pour les communistes espagnols un exemple de solidarité internationaliste».

Le gouvernement français rendra un «hommage solennel» à l'écrivain après les obsèques qui auront lieu dans l'intimité.

Toutes les chaînes de télévision vont consacrer des émissions à André Malraux. Antenne II diffusera ce soir le film *L'Espoir*, tiré du roman du même nom que Malraux écrivit sur la guerre d'Espagne.

**L'homme et son combat**

Il était mort depuis longtemps, l'aventurier. Où était-il le pamphlétaire anticolonialiste de *L'Indochine* puis de *L'Indochine enchaînée* quand les B 52 déchiquetaient Hanoï. Était-ce bien l'auteur de *La Condition humaine* qui avait refusé, en 1947, de rencontrer Ho Chi Minh, de passage à Paris ? Qu'était devenu le colonel Berger des maquis du Lot quand le gouvernement dont il faisait partie torturait d'autres résistants de l'autre côté de la Méditerranée ? Comment se sentait le chef de l'escadrille André Malraux dans la peau du chef de la propagande du R.P.F. ? Comment regarder sans rire, ou sans pleurer, cette image du 30 mai 1968 ou de la pitoyable séquence télévisée de propagande électorale de Malraux pour Chaban-Delmas ?

Toutes ces questions, et combien d'autres, sont aussi justes que dérisoires. Qui juge qui ? Au nom de quoi ? Voilà déjà un certain temps que les balances chargées de peser les mérites et les fautes sont détraquées et que les tribunaux de l'histoire n'ont décidément plus bonne mine. Non, nous ne jugerons pas Malraux.

Son histoire n'est pas la nôtre. Nous ne serions rien sans elle. Tout est là.

Quand Malraux avait vingt ans, l'histoire avait un centre, de quoi penser qu'elle avait un sens. Révolte et révolution étaient les étapes d'un même itinéraire, l'une étant l'antichambre de l'autre. On pouvait penser avec, on pouvait penser pour, on pouvait penser contre, on ne pouvait pas penser, ni peindre, ni écrire, ni rêver hors de l'Octobre soviétique, «tragédie optimiste» de notre temps. Les personnages shakespeariens du XX<sup>e</sup> siècle se sont appelés Lénine et Trotsky, Mao et Chu-Teh, Ho chi Minh et Giap. Ce sont eux les contemporains de Malraux, mais aussi de Breton, de Max Jacob, de Man Ray comme de Nizan, témoins géniaux, déviants, fulgurants d'une époque où la littérature et l'art se voulaient des armes mortelles.

Puissance du négatif : Malraux raconte dans *Les Conquérants* que l'idéal des révolutionnaires est peut-être de devenir des bourgeois et des tyrans mais que, tant qu'ils ne seront pas au pouvoir, ils sont du côté des vaincus, des pauvres et que c'est là son camp. Vision simpliste : peut-on se battre sans vouloir vaincre ? Malraux lui-même n'y croyait pas. En Espagne, il choisit l'efficacité. «*Si l'on se bat, il faut d'abord être vainqueur, et l'on résout les autres problèmes après*» dira-t-il contre Trotsky quand celui-ci voyait dans l'engagement soviétique en Espagne, l'ombre effrayante du stalinisme. Vision prophétique : on choisit un combat plus qu'un camp. Nous revoilà au cœur d'aujourd'hui. Sartre disait récemment, citation approximative, que son problème était d'avoir lutté sa vie durant pour l'avènement d'une société dans laquelle il n'aurait pas envie de vivre. Dure leçon d'une histoire qui donne raison à Malraux. Contre lui. La rigueur désespérée du choix proposé dans les *Conquérants* conduisait Malraux aux maquis indochinois, dans la Sierra Maestra, dans les réseaux Jeanson, au Venezuela ou en Colombie, du côté des Palestiniens, n'importe où au monde, pourvu que l'on se batte pour une idée supérieure de l'humanité, n'importe où sauf dans l'univers clos des

fauteuils ministériels et des DS à fanion. N'importe où sauf dans ce parti néo-fasciste que fut le R.P.F.

Bien sûr, on ne peut oublier, dernière lueur dans ce crépuscule, l'engagement pour le Bangladesh. Ce n'est pas de la faute à Malraux s'il fut sans suite. Ce n'était pas grand-chose, ce n'était pas rien.

Quand Malraux déclare dans le passage d'un entretien que nous reproduisons ici : «*Le pouvoir, je ne sais pas ce que c'est*» on ne peut évidemment pas le croire. Il le connaît, le pouvoir, il ne connaît que cela. Le pouvoir l'attire, accomplissement de toute aventure et sa contradiction absolue.

Mais les grands hommes sont morts. L'histoire n'a plus besoin de héros tragique. D'où vient, pourtant que les romans de Malraux nous fascinent tant ? D'où vient que dans les lycées, aujourd'hui, des jeunes de quinze ans dévorent *L'Espoir* ou *La Condition humaine* ? Certainement pas à cause des cathédrales vides que Malraux a fait construire pour héberger la culture contemporaine. Et qui se souviendra demain du ministre de l'Information et des Affaires culturelles de la V<sup>e</sup> République ? Alors quoi ? L'un des grands écrivains de ce siècle ? Il y en a d'autres et de plus considérables. Et si c'était tout simplement d'avoir appris et d'apprendre encore à travers ses livres que l'homme n'est rien d'autre que son combat et, contre le vieil aventurier réfugié à l'ombre du pouvoir que l'aventure commence par le refus, qu'il ne faut jamais se résigner fut-ce à la victoire de la révolution quand elle choisit d'anéantir la révolte.

### **Le temps révolu des héros**

«*Il a voulu pénétrer, si possible par effraction, dans l'histoire. Il l'a fait*». Au dernier chapitre d'une biographie tendre d'André Malraux, Jean Lacouture résume une vie en deux phrases. Malraux dans l'histoire. Et non à côté, témoin ou spectateur d'un flux dont il a longtemps perçu la direction et l'intensité.

Le siècle avait un an... Si l'on voulait enfourcher la légende que Malraux a tant courtisée, tout devrait débiter ainsi. Car il n'est pas neutre que l'auteur des *Conquérants* et le colonel de la division España eut approché de ses vingt ans quand la France tentait

d'oublier Verdun. Dans la dégénérescence du vieux monde qui veut encore croire à l'époque et aux expositions coloniales, Malraux paraît deviner les lignes de force des temps nouveaux.

Pour certains, «*le soleil se lève à l'Est*»; la Révolution a un modèle, des héros et une multinationale aux dents longues : le Komintern. Outre-mer, les premières lézardes apparaissent dans des empires d'ébène et de jade. A Paris enfin, surréalisme et dadaïsme allument les esprits et subvertissent les disciplines. Autant de «libérations» entrecroisées, enchevêtrées dans le mouvement apparent des fortunes faites et défaites, des croiseurs, du moteur à explosion et de ces années apprenant à devenir folles. Pourtant, durant vingt ans, l'action d'André Malraux apparaît exactement ordonnée : il est anticolonialiste et antifasciste. Engagement rigoureux, intransigeant. Malraux édite à Saïgon *L'Indochine enchaînée*, fin 1925. Milite dans les années 30 au sein de l'Association des Ecrivains et artistes révolutionnaires, puis des Comités antifascistes et va enfin diriger une escadrille au sein des forces républicaines espagnoles. «*Tout homme actif et pessimiste est ou deviendra fasciste, sauf s'il a une fidélité derrière lui*» écrira Malraux. Il est pessimiste et pourrait dire tel Tchen, son héros, que *les hommes meurent pour ce qui n'existe pas*», mais il a également une fidélité : il veut participer à la construction de l'histoire.

Les temps sont alors à la révolution, Malraux lui est antifasciste. Son heure est celle de la révolte. Aux militants qui surgissent dans les partis marxistes-léninistes ou leurs imitations, Malraux s'oppose : il est aventurier. Lawrence et Trotsky en exil le fascinent car ils sont d'abord des déracinés, des révoltés luttant hors des fortes organisations. Et Malraux se veut tel l'aventurier définit par Sartre : «*fuyant et cherchant la solitude, vivant pour mourir et mourant pour vivre, convaincu de la vanité de l'action et de sa nécessité*».

Engagement, désabusement, et solitude, voilà de quoi bâtir un héros. Manque un seul ingrédient : «*Il n'y a pas de héros sans auditoire*», constate Malraux. Il aurait pu ajouter : il n'y a pas d'histoire sans héros. Un homme, expliquera-t-il un jour, n'est qu'«*un misérable petit tas de secrets*. Le héros qui dépasse la condition humaine et accomplit l'histoire atteint seul le statut de l'homme nietzschéen : «*Une corde tendue*

*entre l'humain et le surhumain*». Et Malraux, après bien des rêves écrits et des espoirs tordus, a croisé un homme de cette trempe-là : de Gaulle, Il l'a suivi.

Le paradoxe de Malraux pour les générations récentes est là : l'auteur best-seller des éditions de poche dont on se repasse les ouvrages au fond des salles de classe, celui qui personnalise l'aventure et l'engagement politique, fut aussi le ministre d'un régime anachronique, parfois réactionnaire et ennuyeux au point d'engendrer une fête en 68.

Que l'on suive le colonel Berger (alias André Malraux) blessé dans les maquis de Corrèze, ou le combattant de la brigade Alsace-Lorraine, il n'y a pas de problème : l'homme court dans le sens de l'histoire et Dieu semble être dans son camp. Mais après ? Porter un blouson de cuir au milieu de la D.C.A. franquiste en Espagne pour échouer dans le complet croisé d'un public-relations du Rassemblement du peuple français (forme préhistorique de l'U.D.R.) est-ce cela l'aventure ? C'est un peu triste de s'abimer dans le ravalement des façades parisiennes après avoir loué les jeteurs de bombes de Canton. Et surtout, s'asseoir aux côtés de Michel Debré, à chaque conseil des ministres, en pleine guerre d'Algérie découle-t-il avec évidence de la lutte entreprise plus de trente ans plus tôt en Indochine ?

Vains regrets : Malraux n'a pas toujours ressemblé à ses livres les plus engagés, mais il a poursuivi et achevé sa trajectoire de bâtisseur de l'histoire : de la Révolte au pouvoir. Il a été ministre du général, le héros quasi-absolu qui peut dire : *«Mon seul rival international c'est Tintin»*. Et lui, Malraux, est un peu le Milou, compagnon fidèle et suiveur obstiné du vieux président.

*«Il faut soixante ans pour faire un homme et après il n'est plus bon qu'à mourir»* écrivait André Malraux.

N'avait-il pas un peu accepté sa mort en risquant sa trempe d'aventurier dans les cabinets ministériels et parmi le ballet des motards et D.S. noires ? *«Nous vivons une époque de psychodrame, écrivait-il très récemment, dans les naufrages, les rats ne quittent plus le navire, ils coiffent des casquettes de capitaines»*.

\* \* \*

## **Malraux et de Gaulle : Romantisme et politique**

La liaison, le mot n'est pas trop fort, entre Malraux et de Gaulle a commencé un jour de 1945 où, sans qu'aucun des deux ne l'ait précisément demandé – ce fut paraît-il un aide de camp qui l'organisa –, le Chef du Gouvernement Provisoire et le Colonel Berger se retrouvèrent l'un en face de l'autre; de Gaulle, après avoir rappelé à Malraux : «*Ne vous y trompez pas, la France ne veut plus la révolution, l'heure est passée*» lui demanda précisément de parler du passé.

Vue de l'abstrait, cette conjonction entre un général de formation maurassienne et un écrivain dont l'antifascisme n'était pas à prouver, peut paraître étonnante. Mais il faut voir que de Gaulle, en 1945, était l'expression de la Résistance populaire et nationale – lors même que Maurras s'était déconsidéré dans l'opinion – et que Malraux consacra l'un de ses premiers textes à préfacer un roman de ce même Maurras, *Mademoiselle Monk*.

De Gaulle était déjà, si l'on peut dire, un personnage de Malraux. Il le restera jusqu'à cette admirable ode imaginaire, *Les Chênes qu'on abat*.

Clara Malraux, dans son dernier volume de souvenirs, se scandalise de ce que Malraux, peu après l'armistice, moque la Résistance : «*J'en ai assez des causes perdues*». Il est vrai qu'il avait suffisamment trinqué avec l'Espagne. Mais surtout Malraux était davantage enclin à une résistance militaire qu'à une agitation civile et à des distributions de tracts, qui ne lui semblaient pas très sérieuses. Quand il s'engagea dans la Résistance en 42, c'est pour diriger, avec un courage stupéfiant, tout d'abord un maquis, puis la Brigade Alsace-Lorraine. Et il ne sera plus l'écrivain André Malraux, mais le colonel Berger. On comprend que la Résistance de De Gaulle ait été la sienne.

Donc Malraux n'est pas seulement témoin, comme le disait Roger Stéphane : «*Malraux ne suscite pas des expériences, il les élit dans l'Histoire. Il trouve des hommes confrontés au choix de leur destin et il les prend là en flagrant délit*». Il est même, d'une certaine manière, moins témoin que de Gaulle.

Malraux voyait le R.P.F. comme un instrument pour prendre le pouvoir qui, lui semblait-il, n'aurait jamais dû échapper à de Gaulle. D'où ce dialogue étonnant avec Emmanuel d'Astier en 1967 : «*Pour moi, le R.P.F. était un mouvement insurrectionnel.*

— *Insurrectionnel ? Vous voulez dire prise de pouvoir par la violence ?*

— *Oui. Mais de Gaulle n'est pas un violent. C'est un homme de grande décision, ce qui n'est pas la même chose.*

Après avoir protesté contre la torture, inscrivant pour la première et dernière fois son nom sur une pétition, Malraux, ministre de la Culture de De Gaulle, se tait sur la guerre d'Algérie, le colonialisme et ses «bavures» par solidarité ministérielle. Mais on se demande surtout si, davantage que la politique (à l'exception, pas mince, des Maisons de la culture), ce qui fascine Malraux dans cette expérience d'un pouvoir détaché (la culture, c'est une grande option, pas une activité politique), ce n'est pas surtout de regarder de Gaulle, de l'écouter, de le photographier, et de se dire qu'il l'a bien inventé. *Les Chênes qu'on abat* sont un monument de la littérature et peut-être une archéologie de la politique. Malraux et de Gaulle étaient deux représentants prestigieux, mais les derniers, d'une époque révolue où l'on pensait l'amour en termes de famille, la guerre avec des baïonnettes, la politique comme un échange de notes et de mots entre chefs d'Etat.

Il est frappant de voir que ni Malraux ni de Gaulle n'ont compris Mai 68, qu'ils ont vu tous les deux comme une régression vers la barbarie préhégélienne qui les a scandalisés. Sans avoir ni l'un ni l'autre le réflexe tétanique de la répression, signe de faibles aux abois, ils ont eu le même réflexe de rétraction, ils se sont abstraits devant l'événement qu'ils ont tenté d'expliquer avec d'anciennes catégories : nation, Etat, insatisfaction économique, alors qu'il s'agissait de plus. Malraux a bien prononcé sa formule préférée, crise de civilisation, mais ce n'était pas suffisant. La civilisation des nations et de l'Etat n'est pas en crise, elle est morte.

Lorsque Nietzsche criait la mort de Dieu, il était en avance, et c'est seulement aujourd'hui que l'on commence à comprendre ce que cela veut dire. Lorsque en Mai 68, les étudiants et les jeunes ouvriers ont crié, confusément, maladroitement, mais

profondément, la mort de notre société, ils étaient en avance, même s'ils ne le savaient pas. Et il faudra probablement vingt ans pour comprendre ce que cela veut dire, vingt ans pour que l'ombre de la société morte, la pelure de vipère abandonnée au hasard d'un buisson, accepte de reconnaître sa disparition.

Ces vingt ans, ni de Gaulle ni Malraux ne les auront eus pour comprendre. Que reste-t-il dès lors de l'un ou de l'autre ? Voltaire et Frederic II ? Chateaubriand et Napoléon ? Plus sans doute : Malraux et de Gaulle sont deux grands hommes du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont tenté d'agir sur le XX<sup>e</sup> siècle. Sans eux, sans leur anticolonialisme, sans leur sens de la justice et de la révolte, sans leur courage, même aveugle ou aveuglé, nous ne serions sans doute pas là pour parler d'eux.

Jean-Jacques Brochier

\* \* \*

## **Julien Segnaire**

### **Malraux en Espagne**

Julien Segnaire était en Espagne le commissaire politique de l'escadrille André Malraux et l'un des lieutenants du prestigieux colonel d'alors. Il avait confié quelques-uns de ses souvenirs de cette époque à J.-J. Brochier pour un dossier du *Magazine Littéraire*. En voici quelques extraits.

Malraux est arrivé en Espagne quelques jours seulement après le début de la rébellion de Franco, parmi les tout premiers à organiser la Résistance. Vous savez que c'est le 16 juillet 1936, que Franco avait déclenché sa rébellion, et à ce moment-là, toute l'armée était de son côté. Une armée un peu de type sud-américain avec une forte proportion d'officiers. Une armée très organisée, dont le fer de lance était la Légion étrangère, les Maures de Franco. Cette force militaire extrêmement efficace qui, normalement aurait dû triompher en 24 heures, a échoué dans son entreprise dans

certaines villes, comme Madrid, Barcelone, parce que des milices ouvrières, hâtivement formées, ont pris les casernes, massacré les officiers rebelles. En face de l'armée, un gouvernement de front populaire modéré, où les communistes n'étaient pas représentés, qui a donné des armes à ces milices pour faire le siège des casernes. En quelques jours, les casernes, à Madrid, à Valence, à Barcelone, ont été prises et les villes sont restées aux mains de la République. (...)

### **Avant les communistes**

Dans les premiers jours, il y avait eu, localement, quelques combattants étrangers, à Irun et au pays basque, mais sans appel organisé.

Malraux a tout de suite compris qu'il n'y avait qu'une chose à faire pour stopper l'avance de Franco. En quelques jours, il était impossible d'organiser une armée, mais on pouvait avoir une aviation. (...) Malraux a commencé à recruter des Espagnols et des étrangers et ils ont organisé les premiers raids civils : on jetait des bombes en ouvrant la porte. Les premières résistances sérieuses à l'avance de l'armée ont été le fait de ces avions-là.

Il y avait eu une résistance partout dans les villes, mais la lutte s'était déroulée au hasard pendant les premiers jours. Ici, les franchistes avaient réussi, ailleurs pas... Le début de *L'espoir* raconte ça; de la centrale téléphonique, on téléphone dans toutes les villes, et on tombe tantôt sur une ville républicaine, tantôt, sur une ville fasciste. Mais sur le front, la première résistance de caractère militaire, c'était cette résistance aérienne et c'était Malraux. L'Internationale communiste, qui existait toujours à ce moment-là, n'a commencé à organiser en grand l'aide à l'Espagne qu'en octobre 1936. Dès septembre, on commençait à envoyer des volontaires qualifiés, et j'y suis moi-même allé par ce canal. Mais jusqu'en septembre, le Parti communiste déconseillait l'envoi de volontaires. Malraux est arrivé bien avant les communistes.

## **Louer des mercenaires**

Il a obtenu surtout des avions français. Il y avait des *trous* dans la politique de non intervention, et grâce à Pierre Cot et Léo Lagrange, ministres de l'époque, le gouvernement français a laissé passer quelques-uns, mais très peu. Moi, j'ai vu des Potez, j'ai vu un Bloch – M. Dassault s'appelait M. Bloch à ce moment-là. Mais au maximum, quatre ou cinq Potez à la fois. On en a eu quelques-uns de remplacement, mais je n'ai jamais vu sur nos aérodromes plus de quatre ou cinq bombardements à la fois. On avait des mécaniciens, c'était des ouvriers communistes, pour les pilotes, c'était bien plus difficile.

Malraux ne voulait pas risquer de bousiller ces précieux avions au premier décollage. Il fallait des pilotes confirmés, pas des apprentis. Or, les pilotes confirmés, en général, ne sont pas de gauche. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Louer des mercenaires. Un mercenaire, même si on le paie très cher, coûtera moins cher qu'un avion irremplaçable. Il a organisé donc, par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne en France, le recrutement d'aviateurs. On a vu s'amener toute une série d'aventuriers extraordinaires, dont il parle d'ailleurs dans *L'Espoir*, des types qui avaient été en Chine, qui avaient fait de la contrebande ou d'autres choses, toutes sortes de vieux chevaux de retour, d'anciens aviateurs de la guerre 14-18, des officiers allemands devenus antifascistes, des Russes, même blancs. (...)

A partir de novembre 36, la guerre s'est stabilisée puisqu'au fond, jusqu'en 39, les positions devant Madrid n'ont pas changé. L'escadrille Malraux a participé alors à la bataille de Teruel. La bataille de Madrid a amené d'ailleurs la crise des mercenaires. Les brigades recrutées en grande partie par le Parti communiste arrivaient. A Albacete, nous avions un bureau, et tous les gens qui avaient quelque accointance avec l'aviation, y passaient... Il y avait quantité de candidats fantaisistes, mais enfin on en a recruté pas mal, et surtout des mécaniciens. On a recruté aussi quelques pilotes, des étrangers surtout, des Tchèques, des Belges, des Français. Et alors, on a liquidé les mercenaires. L'escadrille España est devenue une escadrille de volontaires. (...)

Sous l'influence des communistes, des Russes qui étaient là, qui ont exigé des garanties, on a commencé à organiser une armée, tout le monde a eu des uniformes, des

grades, nous aussi. Ce n'était plus les mercenaires du début, ni le genre un peu pittoresque, et on a décidé de rebaptiser l'escadrille pour marquer un nouveau départ. A l'insu de Malraux, j'ai, au nom de tous, demandé au ministère de l'Air, que notre escadrille s'appelle désormais l'escadrille *André Malraux* vers fin novembre. J'étais lieutenant, en principe commissaire politique, mais ça, c'était de la blague, avec Malraux, on n'était jamais commissaire politique. Malraux n'a jamais été un militaire qui commandait, et cette atmosphère d'escadrille, justement, était merveilleuse.

### **L'escadrille Malraux**

Malraux dirigeait par son prestige. *L'escadrille Malraux* est intervenue dans la bataille de Teruel, à la fin de 1936. Elle a joué un rôle très important. Nous étions très peu, toujours les mêmes quatre, cinq avions, et une trentaine d'hommes, il y avait quelques pilotes français, dont plusieurs sont morts. Les chasseurs russes, retenus à Madrid, nous accompagnaient rarement.

Ce qui a attiré Malraux dans la guerre d'Espagne, qui représente, selon moi, un moment unique dans sa vie, c'est qu'il a senti qu'il pouvait jouer un rôle très important avec très peu de moyens. Avec quelques hommes, quelques appareils, il pouvait jouer un rôle décisif. Et à ce moment-là, en partie grâce à l'escadrille, on a quand même réussi à arrêter les fascistes qui sont restés ensuite pendant trois ans aux portes de Madrid. (...)

Vous me demandez, après beaucoup d'autres, si Malraux lui-même participait à des combats. C'est bizarre qu'on en doute. J'étais avec lui au-dessus de Teruel, quand on avait la D.C.A. en plein autour de nous. Malraux s'est exposé comme les copains. Mais son rôle était évidemment beaucoup plus important, d'abord parce qu'il devait diriger l'escadrille, ensuite parce qu'il devait l'alimenter.

S'il y a eu des avions, c'est grâce à lui.

(Avec l'aimable autorisation du *Magazine Littéraire*. Les intertitres sont de *Libération*).